

New Europe College – Institut d'études avancées  
&  
Institut des Études Sud-Est Européennes de l'Académie Roumaine  
Revue des Études Sud Est Européennes

*L'empereur hagiographe*  
*Culte des saints et monarchie byzantine*  
*et post-byzantine*



Textes réunis et prescutés par  
Petre Guran

*Image de la couverture I : l'empereur Léon VI dans la coupole centrale du narthex de l'église du monastère de Horezu (photo P. Curan, avec la permission de l'abbesse de Horezu).*

Série des publications RELINK du New Europe College

L'empereur hagiographe  
Copyright © 2001 - Colegiul Noua Europă  
ISBN 973 – 98624 – 6 – 2

# Le surnaturel dans les sources médiévales roumaines

*Petre Ș. NĂSTUREL*

*A la mémoire du Père François Halkin*

Un certain commerce avec les anciennes chroniques et annales roumaines m'a permis par le passé de présenter « Diavolul și zavistia la vechii cronicari români ». Traduction approximative de ce titre : « Le diable et l'esprit de jalousie (de rivalité) à travers les anciennes chroniques roumaines »<sup>1</sup>. J'ai montré à cette occasion – c'était en 1978 – combien les Roumains, au Moyen Âge, vivaient préoccupés par les phénomènes de société qu'ils s'expliquaient par l'immixtion du démon dans le déroulement de l'histoire. De même, bien sûr, que chez les autres peuples du temps. Depuis ce premier travail, je caressais le projet d'examiner aussi l'intervention de Dieu dans la démarche de l'historiographie roumaine ancienne. Peut-être le ferai-je un jour. D'ici là, la présente esquisse sur le surnaturel dans les sources médiévales roumaines se revendique de la même veine, au sein de l'histoire des mentalités. Pour l'homme d'aujourd'hui pareille enquête n'a rien à voir avec le folklore : sans estomper la part du naïf, elle nous est aussi une occasion de communier avec les générations qui nous précèdent.

---

<sup>1</sup> P. Ș. Năsturel, « Diavolul și zavistia la vechii cronicari români », dans Buletinul Bibliotecii Române, XIV (XVIII), Freiburg i. Br., 1987/1988, p. 139-152. Pour les miracles et les signes survenus sous le règne d'Etienne le Grand v. la fine analyse de Maria-Magdalena Székely et Șt. S. Gorovei, « 'Semne și minuni' pentru Ștefan voievod. Note de mentalitate medievală », dans *Studii și Materiale de Istorie Medie*, XVI, Bucarest, 1998, p. 49-64, travail qui complète avantageusement notre propre communication.

Si l'on se demande pourquoi j'ai choisi le terme de *surnaturel* au lieu des mots *miracles* et *prodiges*, je tiens à préciser d'emblée que les deux termes sont donnés comme synonymes. La nuance que je sens cependant dans l'usage de l'un comme de l'autre en français, voudrait que j'attribue le mot miracle à tout phénomène sortant de l'ordinaire et dont le bénéficiaire est un seul individu, ou à la rigueur un petit groupe d'hommes, alors que le prodige toucherait de préférence la collectivité, la société tout entière. Une guérison est un miracle<sup>2</sup> ; la « pluie de sang » du 11 août 1484 qui, selon les chroniques moldaves, dissuada Etienne le Grand de poursuivre l'édification de la forteresse de Roman, aura été saisie alors comme un signe prodigieux, quand en fait il s'agissait de particules, vraisemblablement d'oxyde de fer, charriées par les vents d'Asie ou d'Afrique<sup>3</sup>. De même les nuages de criquets pèlerins s'abattant sur les cultures, dont pas une feuille ne résistait à la boulimie des sauterelles<sup>4</sup>. L'esprit humain a de tout temps cherché à déchiffrer

---

<sup>2</sup> Les plus anciennes guérisons miraculeuses attestées en Moldavie se seraient produites à l'église des Dominicains de Siret (placée sous le patronage de Saint-Jean-Baptiste), dans les années '90 du XIV<sup>e</sup> siècle, par la vertu attachée à un voile liturgique (*sudarium*) rapporté de Jérusalem : détails et bibliographie chez Gh. I. Moisescu, *Catolicismul în Moldova până la sfârșitul veacului al XIV-lea*, Bucarest, 1942, p. 110-111.

<sup>3</sup> P. Cernovodeanu et P. Binder, *Cavalerii Apocalipsului. Calamitățile naturale din trecutul României (până la 1800)*, Bucarest, 1993, p. 37, où cette pluie de sang est attribuée au passage de météorites. Source : la chronique moldo-allemande dans P. P. Panaitescu, *Cronicile slavo-române din sec. XV-XVI publicate de Ioan Bogdan*, Bucarest, 1959, p. 35.

<sup>4</sup> P. Cernovodeanu et P. Binder, *op. cit.*, p. 75, 78-79, 83, 102 et p.114, n. 70 ; T. Bodogae, *Ajutoarele românești la mănăstirile din Sfântul Munte Athos*, Sibiu, 1940 [1941], p. 99 et 103 ; P. Ș. Nasturel, *Le Mont Athos et les Roumains. Recherches sur leurs relations du milieu du XIV<sup>e</sup> siècle à 1654*, Rome, 1986, p. 80-81 (pour combattre ces insectes on fit venir du monastère de Lavra des reliques de saint Michel de Synnada, dont le prince Mathieu Basarab réussit à acheter une partie) et, du même, « Mélanges roumano-athonites. XIII. Autour des reliques de saint Michel de Synnada à Lavra et en Valachie », dans *Anuarul Institutului de istorie « A. D. Xenopol »*, XXVIII, Jassy, 1991, p. 62-65. Reproduction des reliquaires renfermant lesdites reliques de Roumanie dans

l'irrationnel : c'est bien cela qui est à la base de la recherche de la connaissance, et aussi de ses errances. Pour définir le *surnaturel*, j'ai eu recours au dictionnaire de la langue française élaboré par les équipes du CNRS ; et aussi pour *miracle*, *prodige* et *signe*<sup>5</sup>. Le *surnaturel* est « ce qui procède de Dieu, d'une puissance divine... ; ce qui relève d'un ordre supérieur à celui de la nature, ce qui n'est pas réductible aux lois de la nature, aux explications rationnelles »<sup>6</sup>. Et je citerai encore *Le Grand Robert*, au lemme *miracle* : « Pour qu'un fait soit qualifié miracle, il faut [...] qu'il ne puisse jamais devenir prévisible à coup sûr ni répétable à volonté » (selon Ed. Le Roy)<sup>7</sup>.

Je ne perds pas de vue que notre Symposium s'attache à l'hagiographie. Néanmoins il m'a semblé, en raison d'une certaine expérience acquise au contact de maintes Vies de saints byzantins et roumains, il m'a semblé, dis-je, intéressant de les confronter parfois à des sources d'un autre genre – épigraphiques, archivistiques, artistiques etc. – pour mieux en soupeser l'intérêt. Et c'est un sondage à travers l'hagiographie militante au sein même des annales et des chroniques qui va étoffer une bonne partie de ma communication. Par *hagiographie militante* j'entends la présence du surnaturel dans les relations du passé et de la contemporanéité par les auteurs, moines, puis boyards cultivés, qui les ont consignées pour la postérité.

Les sources roumaines du XV<sup>e</sup> siècle, rédigées pour la plupart en slavon, langue de l'Église, parlent d'interventions célestes en faveur

---

le Catalogue édité par le Musée National d'Art, *De la Matei Basarab la Constantin Brâncoveanu. Arta secolului al XVII-lea*, p. 53, n° 55 et planche en couleurs 28. On me permettra de citer, en raison de sa force évocatrice, Alphonse Daudet, *Lettres de mon moulin*, rééd. Paris, 1973, p. 261-269, qui fut, en Afrique du Nord, le témoin d'une pareille dévastation de la part de ces terribles orthoptères.

<sup>5</sup> C. N. R. S., *Trésor de la langue française (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, t. XI, Paris, 1985, p. 869 (*miracle*), t. XIII, 1988, p. 1250 (*prodige*), t. XV, 1992, p. 489 (*signe*).

<sup>6</sup> *Trésor...*, t. XV, p. 1178 (*surnaturel*). Voir aussi *thaumaturge* et *thaumaturgie*, t. XVI, p. 176.

<sup>7</sup> *Le Grand Robert de la langue française*, VI, Paris, 1985, p. 479 (*miracle*).

du glorieux voïvode moldave Etienne le Grand. Je propose que nous nous y attardions quelques instants.

Les Annales anonymes de Moldavie racontent en effet qu'à l'occasion de la bataille de Râmnicul Sărat qui, le dimanche 8 juillet 1481, vit s'entretuer Valaques et Moldaves – tous Roumains et orthodoxes ! – Etienne remporta la victoire, je cite textuellement, « par la grâce de Dieu et les prières de la Très Pure Mère de Dieu et de tous les saints et par la prière du saint, glorieux et grand martyr Procope »<sup>8</sup>. Pourquoi ce saint ? Tout bonnement parce que dans le calendrier de l'Église orientale sa fête tombe précisément ce jour-là.

Pour remercier le Ciel, le prince moldave édifia une église à Râmnic à sainte Parascève. Pourquoi à cette sainte et non au mégalomartyr Procope venu à la rescousse de l'armée moldave ? À mon avis parce que son propre beau-frère Şendrea avait trouvé la mort sur le champ de bataille et que sur le moment on ne pouvait l'ensevelir dans l'église seigneuriale de Dolheşti construite par ses soins, où il repose en fait avec son épouse<sup>9</sup>. À moins que quelque église locale de Râmnic n'eût déjà porté ce vocable et n'ait été détruite au cours des combats. Mais revenons-en à saint Procope. Pour lui marquer sa gratitude, le prince lui édifia en territoire moldave l'église de Bădeuţi, près de Miliţăuţi, anéantie par l'armée autrichienne au cours des luttes avec l'armée russe pendant la première guerre mondiale. L'église à la gloire de saint Procope fut commencée toujours un 8 juillet, six ans plus tard, l'an 1487<sup>10</sup>.

---

<sup>8</sup> P. P. Panaitescu, *Cronicile*, 1959, p. 10, 19. Voir encore p. 46 ou p. 51.

<sup>9</sup> N. Stoicescu, *Dicţionar al marilor dregători din Țara Românească și Moldova (sec. XIV-XVII)*, Bucarest, 1971, p. 286-287.

<sup>10</sup> *Repertoriul monumentelor și obiectelor de artă din timpul lui Ștefan cel Mare*, Bucarest, 1958, p. 57-60 ; Wl. Podlacha, *Umanismul picturii murale post-byzantine, I (Pictura murală din Bucovina)*, trad. du polonais par Gr. Nandriș et Anca Irina Ionescu, Bucarest, 1985, p. 297 sqq. (Chose curieuse, l'église de Dolheşti est pareillement dédiée à Sainte Parascève). Sur saint Procope, *infra*, note 14.

Or, renchérissant sur le récit des vieilles chroniques du XV<sup>e</sup> siècle, un grand boyard moldave doublé d'un chroniqueur, Grégoire Ureche, s'exprime ainsi, vers 1642-1647, dans son *Letopiseș* de Moldavie, sur cette sanglante journée :

« On dit que se serait manifesté au voïvode Etienne le saint martyr Procope, se déplaçant au-dessus de la mêlée, à cheval et armé comme un chevalier (*viteaz*) [venu] à la rescousse du voïvode Etienne et enflammant son armée. Or il faut prêter foi à ce propos – poursuit le chroniqueur – car, lorsque le voïvode Etienne s'en fut venu avec toute son armée, à grande gloire, tel un vainqueur, à sa capitale, Suceava, il édifia une église sous le vocable du saint martyr Procope au village de Bădeuți, où elle existe encore aujourd'hui »<sup>11</sup>.

« On dit » (*zic*) observe Ureche : c'est bien là une allusion à sa source d'information, la bouche dorée de la tradition. Par là il nous permet d'assister au développement palpable de la légende qui nimbe le voïvode roumain à jamais, siècle après siècle, dans l'enrichissement naturel de la tradition nationale qui vient de culminer en 1992 quand l'Église orthodoxe roumaine a canonisé le grand voïvode de Moldavie, lui assignant le 2 juillet, jour même de son trépas, comme date de sa fête au calendrier<sup>12</sup>.

Il convient d'insister ici sur saint Procope : glorieux entre tous les saints de l'Église byzantine, il fut hissé aux côtés des grands saints

---

<sup>11</sup> Grigore Ureche, *Letopiseșul Țării Moldovei*, éd. P. P. Panaitescu, 2<sup>ème</sup> éd., Bucarest, 1958, p. 106. On retrouve presque les mêmes mots dans le récit de la victoire d'Etienne le Grand sur le roi de Pologne Albert en 1497, dans la forêt de Cosmin : *op. cit.*, p. 115, mais cette fois ce fut saint Démétrius qui vint au secours du prince roumain, un 26 octobre, quand il est fêté par le monde chrétien.

<sup>12</sup> Cf. le petit *Calendar creștin ortodox* (1993), Bucarest, 1993 où est reproduit le décret synodal de canonisation de plusieurs saints roumains pris le 21 juin de l'année précédente : voir p. 24 (Etienne le Grand).

militaires tels saint Démétrius, saint Georges « porteur de victoire », saint Théodore Tiron (le « conscrit ») qui par dédoublement est honoré encore et séparément sous l'appellation fallacieuse de Théodore le Stratélate<sup>13</sup>, c'est-à-dire le Général, sans plus énumérer ici quelques autres saints illustres. Procope avait été en réalité lecteur et exorciste de l'Église locale de Scythopolis, non loin de Césarée de Palestine. Petit à petit, la légende s'empara de lui pour en faire un officier païen, Néanias<sup>14</sup>, converti dans sa prison, où le Christ, venu le baptiser en personne, lui donna ce nouveau nom de Procope. Pareil prénom se prête même à un calembour en grec, facilement traduisible en roumain, ce à quoi se refuse la langue française. Voici, d'après une Vie byzantine romancée de saint Procope, ce jeu de mot. Le Christ après lui avoir administré le baptême et la communion, lui aurait dit : « N'aie pas peur, Procope, tu y gagneras dans les Cieux, car par toi un grand nombre croiront en mon nom ». En roumain, le calembour se conserve : « Nu te teme Procopie, căci în Ceruri te vei procopsi » etc.<sup>15</sup> !

Faute de temps, je renonce à parler aussi des saints Démétrius et Georges le « tropéophore », et du commandant suprême des milices célestes, l'archange saint Michel, l'archistratège, leur « voïvode » (selon la terminologie slave et roumaine), tous protecteurs avérés d'Etienne, qui leur vouait un culte spécial<sup>16</sup>.

---

<sup>13</sup> H. Delehay, *Sanctus. Essai sur le culte des saints dans l'Antiquité*, Bruxelles, 1927, 228-229.

<sup>14</sup> Fr. Halkin, *Inédits byzantins d'Ochrida, Candie et Moscou*, Bruxelles, 1963, p. 95-129 (passim). Le même savant, *Recherches et documents d'hagiographie byzantine*, Bruxelles, 1971, p. 267 range cette Vie de saint Procope parmi « les récits fantastiques et les romans épiques » dont la littérature religieuse grecque fourmille au Moyen Âge.

<sup>15</sup> Halkin, *Inédits...*, p. 109, lignes 56-57 (on retrouve encore le verbe *prokópto* p. 102, ligne 43, au sens de « tirer profit » des enseignements du Christ. En roumain le mot *procopsi* appartient au vocabulaire commercial d'origine slavo-byzantine : H. Mihăescu, *Influența grecească asupra limbii române până în secolul al XV-lea*, Bucarest, 1966, p. 119-120).

<sup>16</sup> Plusieurs églises furent édifiées par ce prince roumain en l'honneur de chacun d'entre eux : voir *Repertoriul...*, passim et aussi Székely et Gorovei, *op. cit.*, p. 54-57.



Outre les saints inscrits au calendrier liturgique, le prince roumain vénérait aussi de leur vivant certains ascètes alors réputés pour leur foi et leur vie austère, menée selon les règles de l'hésychasme. Par exemple saint Siméon de Pângărați, que le prince Étienne le Grand avait connu et dont il garda comme une relique insigne par devers lui le chef<sup>17</sup>. Ou encore l'anachorète Daniil Sihastrul : sa tombe attire toujours les pèlerins au monastère de Voroneț; son image est peinte à de l'entrée de l'église même, à côté du portrait du métropolite Grégoire Roșca, disciple de cet hésychaste moldave. Une reliure d'évangélaire en vermeil évoque également ses traits, avec deux anges le couronnant du nimbe de la sainteté<sup>18</sup>.

Nous dirons quelques mots de ce Daniel devenu si célèbre parmi les Roumains et dont, en 1992, le Patriarcat roumain a généralisé le culte<sup>19</sup>.

En plein XVII<sup>e</sup> siècle, le métropolite de Moldavie Dosoftei fait figurer le nom de Daniel parmi ceux de plusieurs saints nationaux en vogue déjà de son temps. Or parmi les quelque 50 historiettes mises par écrit, en appendice en quelque sorte à sa chronique, par le grand boyard et lettré moldave du XVIII<sup>e</sup> siècle Ion Neculce, il en est une qui a trait précisément au moine Daniel. De ces historiettes rapportées de bouche à l'oreille et d'une génération à l'autre, Neculce déclare

---

<sup>17</sup> Năsturel, « Le Dit du monastère de Pângărați. I. Premières recherches », *Buletinul Bibliotecii Române*, X (XIV), Freiburg i. Br., 1983, p. 393 et 401. Ne pas confondre le chef de cet hésychaste moldave pratiquement inconnu avec celui attribué – à tort ou à raison – au célèbre Syméon du Mont-Admirable pour lequel Étienne le Grand, qui l'offrit au monastère de Putna, avait fait exécuter une couronne en vermeil : là-dessus notre article « Cea mai veche inscripție de la Ștefan cel Mare », dans *Omagiu lui George Oprescu cu prilejul împlinirii a 80 de ani*, Bucarest, 1961, p. 349-355.

<sup>18</sup> Sc. Porcescu, « Sfântul Daniil Sihastrul », dans le volume *Sfinți români și apărători ai legii strămoșești*, Bucarest, 1987, p. 319-330 ; Corina Nicolescu, *Arta metalelor prețioase în România*, Bucarest, 1973, fig. 58-59 (reliure de l'évangélaire de Voroneț décorée de l'image de saint Daniel).

<sup>19</sup> Pour la canonisation de Daniel : *Calendar...*, p. 20-21 (fêté le 18 décembre).

ceci : « Libre à quiconque d'y prêter foi ; libre aussi de s'y refuser, chacun agissant à son gré »<sup>20</sup>.

Complétant de la sorte d'après la tradition orale le récit officiel – et donc « véridique » ! – de la dure défaite essuyée par Etienne le Grand devant les Turcs à la bataille de la Valea Albă le 26 juillet 1476, Neculcea raconte comment le prince vaincu finit par échouer à Voroneţ, alors simple ermitage, où vivait Daniel. Etienne frappa à la porte du saint homme, mais Daniel (qui savait par prescience divine qui était ce visiteur), lui répondit d'attendre qu'il eût achevé ses prières. Mise à l'épreuve, sans doute, d'une âme affligée. Après quoi, l'anachorète appela le voïvode dans sa cellule et lui fit confesser ses péchés<sup>21</sup>. Etienne lui ayant demandé s'il devait ou non capituler devant les Turcs, l'ermite lui répondit de ne pas céder car le résultat final, la victoire dans cette guerre serait sienne. Et de poser une condition à son prince : après sa victoire, il bâtirait là un monastère à saint Georges, qui serait le patron de l'église. Etienne remonta vers le nord du pays, leva de nouvelles troupes et buta l'ennemi hors de

---

<sup>20</sup> Pour le témoignage du métropolite Dosoftei de Moldavie voir L. Stan, *Sfinţii români*, Sibiu, p. 32 et 34. L'historiette relative au moine Daniel dans Ion Neculcea, *Opere*, éd. critique par G. Ştrempel, Bucarest, 1982, p. 165 ; voir aussi p. 108 et p. 158 la liberté que le chroniqueur laisse à ses lecteurs de croire ou de rejeter lesdites anecdotes (*O samă de cuvinte*) recueillies par lui.

<sup>21</sup> L'information que le prince se sera confessé à l'ermite me donne à penser que le saint homme lui aura expliqué que sa défaite par les Turcs était due à ses péchés et à ceux de ses sujets : elle était une punition divine. Ce dur revers militaire qui causa la mort de tant de braves guerriers, se retrouve dans les chroniques moldaves du temps, mais pareillement dans la *Vita* de saint Amfilohie de Pângăraţi écrite vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle : Năsturel, « Le Dit... », p. 393 et 401, où on lit que cette catastrophe militaire fut le résultat « des péchés des pauvres chrétiens », c'est-à-dire du peuple moldave orthodoxe et sans doute aussi de l'inconscience cupide et stupide des puissances européennes qui, même si le pape avait surnommé Etienne, prince orthodoxe, *l'athlète du Christ*, le laissèrent se mesurer seul avec les Turcs d'un bout à l'autre ou presque de son long règne.

Moldavie<sup>22</sup>. En 1488, le voïvode érigea l'église de ce monastère à la gloire de saint Georges<sup>23</sup>.

Les ascètes pratiquant l'héroïcité hésychaste devaient être assez nombreux, mais davantage en Moldavie qu'en Valachie. Pour la Valachie, de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle à l'an 1406, quant il passa aux célestes séjours, on ne connaît avec certitude que saint Nicodème de Vodița et Tismana, ermite gréco-serbe qui regroupa autour de lui quelques âmes d'élite<sup>24</sup>. Mais déjà dans la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle des moines roumains sont assez bien attestés sur les confins byzantino-bulgares de la Parorée, où avait brillé saint Grégoire le

---

<sup>22</sup> La portée de la victoire remportée par Mehmed II en personne fut, en fin de compte, limitée : le sultan échoua devant les forteresses moldaves (dont celle de Suceava, la capitale du pays) et il vit son armée en proie à la famine et à la peste. La Hongrie étant sur le point d'intervenir, l'empereur turc battit en retraite le 10 août 1476, harcelé par le prince Etienne : C. C. Giurescu *et alii*, *Histoire chronologique de la Roumanie*, Bucarest, 1976, p. 97-98.

<sup>23</sup> *Repertoriul...*, p. 77 (inscription votive du monument). Consignons ici qu'un autre saint militaire, saint Mercure, est bien attesté dans l'iconographie valaque et moldave : I. D. Ștefănescu, *Iconografia artei bizantine și a picturii feudale românești*, Bucarest, 1973, p. 183. Le chef de saint Mercure, qui se trouvait jadis en Valachie, à Ocnele Mari, fut transféré, semble-t-il, à l'évêché de Râmnicul-Vâlci par l'évêque Joseph en 1766 : Năsturel, « Străvechile odoare înapoiate de U. R. S. S. », dans *Mitropolia Banatului*, VII / 10-12, 1957, p. 208-209 (relique et reliquaire se trouvent aujourd'hui au Musée d'Art de Bucarest, depuis leur restitution par Moscou en 1956). Paul d'Alep mentionne la présence au monastère d'Arnota de reliques de saint Mercure, mais rien nous ne permet d'y voir la tête en question (encore que la chose soit possible en soi) : nous nous bornons à utiliser la traduction roumaine de Maria-Matilda Alexandrescu-Dersca Bulgaru, *Călători străini despre Țările române*, VI, Bucarest, 1976, p. 143.

<sup>24</sup> Sur saint Nicodème de Tismana il existe une riche bibliographie. Citons ici le chapitre que lui a consacré V. Ioniță dans le volume mentionné *Sfinții români...* (*supra*, note 20), p. 299-305 ; par parti pris, l'auteur fait le silence autour du mémoire critique mais fondamental du regretté Emil Lăzărescu, « Nicodim de Tismana și rolul său în cultura veche românească. I. Până la 1385. », dans *Romanoslavica*, XI, Bucarest, 1965, p. 237-284 (la suite malheureusement n'est jamais parue).

Sinaïte (+1346), ainsi qu'à Kélifarévo<sup>25</sup>. Peut-être aussi dans les années 70 du siècle, au Mont-Athos, où des moines roumains avaient essayé de vivre au monastère de Kutlumus<sup>26</sup>. Le mot roumain *sihastru* dérive du grec byzantin *hésychaste* par le serbe<sup>27</sup>.

L'un de ces ascètes moldaves fut, au XVI<sup>e</sup> siècle, le futur moine de Pângărați Amfilohie, qui termina sa course terrestre sous le grand habit et le nom d'Hénoch ; il mourut en 1570, le 7 septembre, vénéré comme un saint. On l'a passablement oublié depuis; mais sa *Vita*, par son disciple, le moine Anastase de Moldovița, lui a rendu dernièrement un regain de vitalité<sup>28</sup>. C'est le premier texte roumain relatant de source sûre l'existence que les ascètes pouvaient mener dans les Carpates. Un miracle, le rêve que fit par deux fois le prince de Moldavie Alexandre Lăpușneanu auquel apparut saint Démétrius lui intimant l'ordre d'élever un monastère placé sous son vocable, à Pângărați, et de le confier à cet Amfilohie, confère à cette source hagiographique la note de merveilleux qui autrement lui manquerait<sup>29</sup>. On retiendra que le chroniqueur Grigore Ureche mentionne lui aussi l'apparition de saint Démétrius au voïvode Lăpușneanu et l'édification du monastère en question. Ce grand boyard aura lu, ou entendu parler de la *Vita* d'Amfilohie, dont toutefois il ne mentionne pas le nom<sup>30</sup>. Dosoftei non plus ne parle pas de lui.

En tête de notre communication nous avons promis de puiser aussi à des sources autres que l'hagiographie. Ce sont par exemple les reliques et leurs châsses. L'une des plus célèbres renferme les précieux restes de saint Jean le Nouveau de Suceava. Les scènes de sa passion,

---

<sup>25</sup> Năsturel, « *Hongrois et Valaques ou Hongrovalaques dans la Vie de saint Théodore de Târnovo ?* », dans *Cyrrilomethodianum*, III, Thessalonique, 1975, p. 163-165.

<sup>26</sup> Năsturel, *Le Mont Athos et les Roumains...*, p. 31-32 et 46-50 (à la lumière des sources d'archives publiées par P. Lemerle).

<sup>27</sup> H. Mihăescu, *op. cit.*, p. 141.

<sup>28</sup> Năsturel, « Le Dit... », voir *supra*, note 17.

<sup>29</sup> *Op. cit.*, p. 393, 397, 401, 406.

<sup>30</sup> Grigore Ureche, *éd. cit.*, p. 171.

ciselées sur les parois mêmes de son cercueil<sup>31</sup>, correspondent pas à pas avec le récit du hiéromoine Grégoire de la cathédrale métropolitaine de Suceava, indûment confondu avec le Bulgare Grégoire Tsamblak, ainsi que nous l'avons établi jadis<sup>32</sup>. Le cycle de son martyr à un Belograd qui n'est pas Cetatea Albă de Moldavie, mais une localité du même nom sise en Crimée, décore aussi quelques églises de Bucovine. Dès l'aube du XV<sup>e</sup> siècle il est devenu le *palladium* de la Moldavie. Chose curieuse, en plein XVII<sup>e</sup> siècle, on le représentera non plus tenant la seule croix, symbole de son martyr, mais portant aussi un glaive<sup>33</sup>. Assimilation en quelque sorte de ce

---

<sup>31</sup> Constanța Costea, « Despre reprezentarea sfântului Ioan cel Nou în arta medievală », dans *Revista Monumentelor Istorice*, LXVII / 1-2, Bucarest, 1998, p. 18-35 (avec un bref résumé anglais et une abondante bibliographie).

<sup>32</sup> Năsturel, « Une prétendue œuvre de Grégoire Tsamblak : *Le martyr de saint Jean le Nouveau* », dans *Actes du Premier Congrès international des Etudes balkaniques et sud-est européennes*, VII, Sofia, 1971, p. 345-351 (voir aussi les discussions portées alors, p. 352-357). Dans ma notice « Grégoire I<sup>er</sup>, métropolitain de Moldovalachie (1436) », dans *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, Paris, fasc. 126, 1987, p. 4-6, j'émet l'hypothèse que l'auteur de la *Passion* en question, le hiéromoine Grégoire, devint le métropolitain qui fit sa soumission au catholicisme en 1436. Voir aussi M. Cazacu, « La littérature slavo-roumaine (XV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles) », *Etudes balkaniques. Cahiers P. Belon*, 4, 1997, Paris, p. 89-92. Sur le métropolitain Grégoire I<sup>er</sup> voir également les considérations de Dan Ioan Mureșan, « Ișihasmul și prima etapă a rezistenței la deciziile Conciliului florentin în Moldova (1442-1447) », dans *Studia Universitatis Babeș-Bolyai, Historia*, XLIV / 1-2, Cluj, 1999, p. 21-25.

<sup>33</sup> J'ignore si l'on a déjà observé que sur deux gravures de livres imprimés en Moldavie, on a représenté saint Jean le Nouveau tenant une croix, symbole de son martyr, dans la main droite et un glaive dans l'autre. Ainsi, dans la *Carte românească de învățătură de la pravilele împărătești*, Jassy, 1646, en haut de la page de titre, on distingue « saint Jean de Suceava » et à droite, lui répondant, « le martyr saint Georges » (le premier repose, comme on sait, dans l'église de Suceava dédiée au second, patron également de l'église métropolitaine de Jassy) : reproduction, assez médiocre, dans le volume édité à Bucarest en 1961, p. 32, par une équipe de chercheurs sous la direction du juriste Andrei Rădulescu. En outre, une autre gravure, cette fois de la *Carte de învățătură* du métropolitain Varlaam, Jassy, 1643, représente saint Jean au

marchand grec de Trapézonde, victime des païens, à la catégorie des saints militaires protecteurs du pays.

J'aurais voulu parler plus longuement des reliques du saint Grégoire le Décapolite, défenseur ardent des saintes icônes durant la période iconoclaste. Un très riche et puissant boyard valaque d'Olténie, Barbu Craiovescu, aurait racheté ses reliques des mains d'un Turc, pour en faire don à la fondation de sa famille, le monastère de Bistrița, où elles se trouvent encore<sup>34</sup>. Mais il existe un contentieux à propos de leur identification. Une commission d'enquête autrichienne, dans le premier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle (quand l'Olténie se trouvait réunie aux possessions de la Maison d'Autriche) a soutenu que ces reliques seraient celles d'un saint catholique, saint Jean Capistran, mort de la peste en 1456, pendant le siège de Belgrade par les Ottomans<sup>35</sup>. L'argument suprême alors invoqué était que le saint conservé à Bistrița

---

premier plan, sur un panorama fantaisiste de Suceava, la croix dans la main droite, mais son glaive, tenu droit et encore de dimensions imposantes, suggère bien l'incorporation de ce héros de la foi à la cohorte des saints militaires. À quoi peut-être voudra-t-on répliquer qu'il s'agit de l'épée dont un des tortionnaires de Jean mit fin à son supplice (ainsi que le raconte sa *Passion*). Mais l'arme est de si grande taille sur les deux gravures prises par nous en considération, qu'elle fait penser à celles que les chevaliers maniaient sur le champ de bataille. Reproduction de cette gravure (exécutée par le xylographe Ilia pour la *Cazanie* (Homiliaire) du même métropolitain Varlaam de Moldavie, Jassy, 1643) dans le volume *Sfinți români...*, pl. XVII / 1, en regard de la p. 272 et indication de sa provenance p. 722, pl. XVII / 17. Autre reproduction dans *Călători străini...*, vol. cit., pl. 15, entre les p. 104 et 105 (éclaircissements p. 778, n. 15).

<sup>34</sup> Sur saint Grégoire le Décapolite (originaire d'Irinoupolis, en Isaurie) : Fr. Dvornik, *La Vie de saint Grégoire le Décapolite et les Slaves méridionaux au IX<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1926 ; Dragoș P. Petroșanu, « Sf. Grigore Decapolitul din mănăstirea Bistrița-Vâlcea », dans *Biserica Ortodoxă Română*, LIX / 11-12, Bucarest, 1941, p. 682-703 ; Damaschin Coravu Severineanu dans *Sfinți români...*, p. 248-257. La châsse du saint dans *Călători străini...*, fig. 27, entre les p. 104-105 ; malheureusement, la reproduction est médiocre.

<sup>35</sup> D. Bodin, « Grigore Decapolitul și Ioan de Capistrano », dans *Revista istorică română*, XIV / 3, Bucarest, 1945, p. 307-315.

est tonsuré<sup>36</sup> ! Mais on peut rétorquer à cela que l'iconographie byzantine veut que saint Jean Chrysostome ait eu lui aussi la tonsure, pour ne plus parler de la calvitie de l'apôtre saint Paul ! Pour mettre tout le monde d'accord, je tiens à citer le témoignage du Syrien Paul d'Alep qui visita, dans la suite de son père, le patriarche Macaire d'Antioche, ce lieu sacrée l'an 1653. Il y vit « un grand trésor, le corps même de saint Grégoire de Césarée, que l'on appelle Grégoire le Décapolite, et qui avait été ramené de Serbie, à grands frais, par le fondateur du monastère »<sup>37</sup>. Grégoire de Césarée ? Curieuse relation, car le Décapolite était originaire d'Isaurie<sup>38</sup>. Il me semble que ni Barbu Craiovescu, ni les moines de Bistrița ne savaient guère de qui il retournait. Une charte slavonne du prince valaque Radu le Grand, conservée en original et octroyée aux moines de Bistrița le 19 avril 1501, atteste la présence à cette date des reliques de « notre Père l'archevêque (sic !) Grégoire le Décapolite »<sup>39</sup>. Or l'authentique saint

---

<sup>36</sup> Une reproduction de l'icône illustre l'article de Bodin.

<sup>37</sup> *Călători străini...*, trad. roum. et notes par Madame Dersca, p. 189-190 (l'édition du texte arabe original et sa trad. fr. par le Père Vasile Radu, dans la *Patrologia Orientalis*).

<sup>38</sup> L'identification de l'auteur de la *Vita* de saint Grigore le Décapolite avec le diacre Ignace de Constantinople (devenu par la suite métropolitain de Nicée) est contestée par Wanda Wolska-Conus, « De quibusdam Ignatiis », dans *Travaux et Mémoires*, 4, Paris, 1970, p. 340-344). L'existence d'une version slave intermédiaire entre le texte grec et la traduction roumaine élaborée dans les années 1632-1654 semble attestée par des marques intrinsèques émaillant cette dernière ; le texte roumain a été publié par M. Gaster, « Texte române inedite din sec. XVII », dans *Revista pentru Istorie, Arheologie și Filologie*, I / 1, Bucarest, 1883, p. 86-96 (de copieux extraits dans Al. Mareș (coord.), *Crestomația limbii române vechi*, vol. I, (1521-1639), Bucarest, 1994, p. 197-200.

<sup>39</sup> *Documente pentru istoria României. Veacul XVI. B. Țara Românească*, vol. I, Bucarest, 1951, p. 3, doc. 2 et *Documenta Romaniae Historica, B. Ț. R.*, II, Bucarest, 1972, p. 9-10, doc. 3. Voir aussi Carmen Laura Dumitrescu, *Pictura murală din Țara românească în veacul al XVI-lea*, Bucarest, 1978, p. 44-46 et pl. 1 (le boyard fondateur Barbu, devenu le moine Pacôme, et son épouse dame Negoslava ; cette dernière fit exécuter après 1520 / 1521 pour leur monastère de Bistrița, le riche épitrachilion dont les pans s'ornent de leurs

de ce nom ne fut jamais évêque, mais moine et prêtre<sup>40</sup> ! Et à la date à laquelle ce document fut rédigé, Barbu Craiovescu était, hiérarchiquement parlant, le premier des boyards constituant le conseil princier.

La Vie de Grégoire le Décapolite, écrite en grec par un moine Ignace de Constantinople peu après la mort du saint iconodoule (842), était au XVI<sup>e</sup> siècle inconnue encore des moines de Bistrița. Au début du XVII<sup>e</sup> siècle la communauté en question chargea le métropolitain Matthieu de Myre, d'écrire lui-même l'Acolouthie, l'office du saint dont elle s'enorgueillissait de posséder les reliques<sup>41</sup>. Ce n'est que dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle que l'on traduisit,

---

portraits à l'un comme à l'autre ; là-dessus Năsturel, « Străvechile odoare... », p. 197-199 : notre remarque a échappé aux chercheurs qui ont examiné cette broderie par la suite, comme Maria-Ana Musicescu, *La broderie médiévale roumaine*, Bucarest, 1969, p. 43, n° 32 et pl. 46-47 ; Ana-Maria Musicescu et Ana Dobjanschi, *Broderia veche românească*, Bucarest, 1985, p. 41, n° 45 et fig. 50 (Une bonne photo des donateurs dans Pauline Johnstone, *Byzantine Tradition in Church Embroidery*, Londres, 1967, fig. 42).

<sup>40</sup> Il suffit de parcourir sa *Vie* ; (à propos de la mention de Césarée voir dans *Călătoria străini...* la note 168, p. 190). Sur la carrière de Barbu Craiovescu, dont le nom disparaît des documents après le 10 janvier 1520, voir N. Stoicescu, *Dicționar...*, p. 17-18 (lequel cite, concernant Negoslava, le livre, pour nous inaccessible à Paris, de Radu Florea, *Din relațiile serbo-române*, Panciova, 1964, p. 29). Le Musée d'Art de Bucarest détient une très intéressante icône, repeinte ou copiée et modernisée au XVIII<sup>e</sup> siècle et fort peu connue, représentant Barbu Craiovescu, jeune, agenouillé devant le trône de saint Procope le délivrant de ses chaînes. Une reproduction en noir et blanc dans I. D. Ștefănescu, *op. cit.*, avant-dernière figure avant la p. 145 ; une autre, en couleurs, dans Corina Nicolescu, *Istoria costumului de curte în Țările române*, Bucarest, 1970, entre les p. 128-129, pl. 11.

<sup>41</sup> Au sujet de cette Acolouthie (imprimée en grec à Bucarest à peine en 1692, avec l'office de sainte Parascève), voir D. Russo, *Studii istorice greco-române. Opere postume*, I, Bucarest, 1939, p. 159-160, 162-163, 174. Sur la châsse du saint, œuvre des orfèvres de Brașov, voir Teodora Voinescu, « Din legăturile artistice ale Țării Românești cu Transilvania », dans *Studii și cercetări de istoria artei*, III / 1, Bucarest, 1956, p. 85 (elle remonte à 1656 et fut commandée par la princesse Bălașa).



manifestement du slave, la *Vita* de saint Grégoire le Décapolite en roumain; de toute évidence à Bistrița<sup>42</sup>.

Pour conclure notre exposé, écourté malgré l'abondance des informations, le surnaturel et son étude ne sauraient se borner aux sources purement hagiographiques. Des recoupements avec les chroniques, mais aussi avec les chartes du temps, les monuments, les inscriptions, les peintures, les objets d'art religieux apportent une indispensable contribution, car ils sont à même de contribuer à éclairer davantage la représentation que l'on se fait de la vie et de la mentalité religieuses du passé. Nos ancêtres, eux, ne faisaient guère de différence entre les diverses catégories de sources. Par là leur vision était globale, unitaire et le monde visible et l'invisible s'harmonisaient en un tout qui avait sa logique. À titre d'exemple, l'auteur d'une chronique de Valachie du XVII<sup>e</sup> siècle a puisé sans sourciller à une vie de saint qui lui permettait d'étoffer largement plusieurs des règnes princiers des premières décennies du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>43</sup>. Sans partager pareil point de vue, on reconnaîtra que le procédé offre l'avantage de nous replonger dans l'atmosphère des siècles écoulés. Par là-même cette ambiance aussi constitue un précieux document d'histoire<sup>44</sup>. De même que l'homme est un, corporellement et spirituellement, de même l'histoire est une dans la symphonie du surnaturel et des faits matériels.

---

<sup>42</sup> Nous renvoyons à la note 37.

<sup>43</sup> La *Vie* roumaine de saint Niphon a été publiée par le métropolite Tit Simeirea, *Viața și traiul sf. Nifon, patriarhul Constantinopolului. Introducere și text*, Bucarest, 1937, dont une bonne partie se lit aussi dans *Istoria Țării Românești 1290-1690. Letopisețul cantacuzinesc*, éd. critique par C. Grecescu et D. Simonescu, [Bucarest], 1960, p. 5-42 (utiles variantes dans l'appareil critique). Pour la *Vie* grecque de Niphon, voir l'édition, avec trad. roum., qu'en donne V. Grecu, *Viața Sf. Nifon. O redacție grecească inedită*, Bucarest, 1944.

<sup>44</sup> C'est bien ce qui appert du mémoire cité plus haut des époux Gorovei.